

# FORCÉMENT « MEURTRIÈRE », L'IDENTITÉ ?

Par Salah NATIJ

● Le livre d'Amin Maalouf est autant un survol des diverses questions et inquiétudes que vivent les sociétés occidentales aujourd'hui, qu'une tentative d'examen du sujet indiqué dans le titre. La question principale posée par Maalouf et qui lui sert pour ainsi dire de fil conducteur tout au long de ses réflexions et de ses analyses est la suivante : comment devons-nous gouverner nos identités de manière à les empêcher de devenir « meurtrières » ? Autrement dit, y a-t-il moyen de défendre les différents groupes ethniques contre leurs propres identités ? Avant de considérer la réponse que Maalouf semble envisager pour cette question, essayons de voir de quelle manière il définit l'identité. Maalouf ne propose aucune définition précise, c'est-à-dire sociologique, du terme *identité*. Cependant, le lecteur trouve des éléments lui permettant de comprendre que pour Maalouf, il y a deux formules ou deux logiques identitaires : d'une part, nous avons une identité que l'on peut dire linéaire, tendant à tirer sa force d'une référence et d'une forme de solidarité historiques ; d'autre part, il y a une identité à appartenances multiples, dont le souci est d'être ancrée dans le présent et dans le futur et de rassembler le plus grand nombre d'êtres humains. C'est dire que si l'on distingue, dans la configuration de l'identité, une dimension horizontale, celle qui fait que je

suis inséré et impliqué dans mon époque, et une dimension verticale, celle en vertu de laquelle l'histoire de toute société se présente comme la succession d'ensembles « générationnels » significativement solidaires, on constatera que Maalouf donne la primauté et la prépondérance à la dimension horizontale de l'identité. Nous pouvons même dire que pour lui, il ne peut y avoir de vraie identité, c'est-à-dire d'identité « saine », qu'horizontale, celle-ci étant la seule capable de concerner un plus grand nombre d'hommes sur terre. A l'origine de ce choix, il y a tout à la fois une réalité constatée et une nécessité : — la réalité, c'est que, nous dit Maalouf, « nous sommes tous infiniment plus proches de nos contemporains que de nos ancêtres (...) J'ai bien plus de choses en commun avec un passant choisi au hasard dans une rue de Prague, de Séoul ou de San Francisco qu'avec mon arrière-grand-père » (p. 136) ; — la nécessité, d'autre part : car selon Maalouf, c'est en optant pour une formule identitaire élargie, diversifiée, où toutes les appartenances ont le même poids, le même degré d'effcience, que l'on pourra se prémunir contre les dérives meurtrières de ce qu'il appelle

la « *bête identitaire* ». Maalouf donne à cette identité horizontale le nom de « *nouvelle approche* » identitaire et la présente comme constituant un idéal de la modernité. On sent, en lisant ce livre, que son auteur avait constamment conscience, en l'écrivant, de se mouvoir sur un terrain où l'on peut facilement, sans s'en rendre compte, succomber à la naïveté ou à la caricature. Or, les lecteurs exigeants constateront que la conception que Maalouf a de la notion d'identité est imprégnée d'une forte dose de « décisionnisme » et d'interventionnisme : pour lui, l'identité constitue une région du socioculturel sur laquelle il nous est possible d'agir (...). A y regarder de plus près, on remarquera que cette attitude « décisionniste » est inspirée par la conception diabolisante que Maalouf a consciemment et/ou inconsciemment de la structure identitaire. Remarquons en ce sens les deux expressions qui reviennent chez lui, presque à chaque fin de chapitre : il faut « *apprivoiser la bête* » ou la « *panthère* » identitaire, ou « *mettre en place des garde-fous* ». Et il n'est aucunement exagéré de dire que pour Maalouf, le mode d'être

---

**Ce ne sont pas la cohérence et l'unité de l'horizon identitaire qui peuvent être dangereuses, mais sa fragilisation.**

---

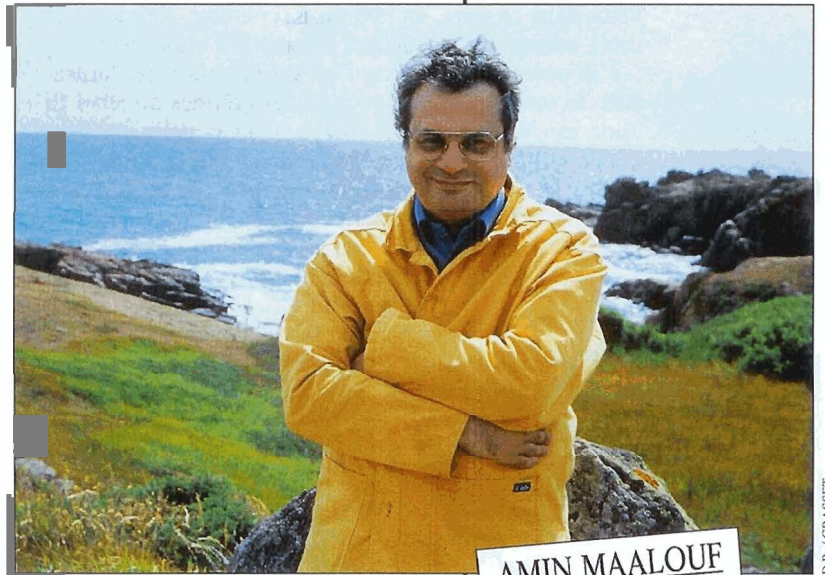
caractéristique de l'identité, c'est qu'elle ne constitue pas une chance pour la construction pacifique du monde mais une menace, elle n'est pas virtuellement bénéfique mais potentiellement dangereuse. Cette conception oublie que ce que l'on appelle identité constitue non seulement quelque chose qui me définit, me situe, mais aussi et surtout quelque chose que je possède à titre de compétence socioculturelle. L'authenticité de l'identité, c'est-à-dire au fond sa solidité et sa consistance, réside dans le fait que son acquisition et son déploiement comme compétence s'effectuent au cours du même processus et selon le même principe : le processus de la formation de la biographie et le principe de la spontanéité. Nous insistons sur cet aspect de la question afin de mettre en évidence l'absurdité et l'erreur sociologiques que nous commettons lorsque nous envisageons le domaine de l'identité comme une zone susceptible d'intervention. Si je décide un jour d'enrichir mon identité, en y intégrant par exemple des éléments culturels supplémentaires, ce sera toujours en accord, à la lumière et sous l'autorité de mon état identitaire actuel. L'identité n'est pas une pure disponibilité, elle est surtout un principe gouvernant. Mais la moins défendable des thèses de Maalouf dans ce livre est sans doute celle relative à la multiplication des références et des appartenances identitaires comme remèdes contre les dérapages meurtriers. Il s'agit d'un mode d'organisation de l'identité qui, à notre avis, conduira non pas à l'enrichissement de cette dernière mais à sa fragilisation, non pas à la construction d'un horizon cohérent mais à la fragmentation du champ de vision. Il est à remarquer comment l'horizontalité prônée

par Maalouf contient une logique identitaire qui, tout à la fois, réduit et augmente la distance culturelle entre les habitants de la terre : d'une part, elle semble aller dans le sens d'une réduction de la distance, dans la mesure où tous les terriens tendront à se ressembler, mais elle augmente, d'autre part, cette distance, dans la mesure où les éléments culturels en vertu desquels la ressemblance est établie sont culturellement extrêmement insignifiants, presque sans valeur. Nous voyons ainsi comment cette forme d'identité aura perdu en intensité ce qu'elle avait gagné en extension. Du coup, elle se trouvera vidée du pouvoir qui était jusqu'alors le sien, le pouvoir de construction des sociétés et des communautés. L'identité ne peut être cette vertu de sociabilité efficace que si elle est vécue par chacun des partenaires d'un ensemble socioculturel, à la fois comme une communauté d'évidences et comme une obligation de solidarité : contrairement à ce que pense Maalouf lorsqu'il affirme que « le mot identité est un faux ami » (p. 46), avoir une identité, c'est avoir une disposition à concevoir et à vivre la société comme un champ de l'amitié. Ce n'est évidemment pas en fragmentant l'identité et en rendant hétéronome son espace de déploiement que l'on pourra aider les citoyens d'un même pays à percevoir clairement les raisons pour lesquelles ils doivent être solidaires. Rappelons-nous surtout que la plus grande invention de l'homme à travers toute

l'histoire de l'humanité, c'est la société, c'est la faculté de vivre ensemble. Cette invention fut à l'origine favorisée non pas par une culture identitaire de déracinement généralisé, mais par une culture identitaire sachant reconnaître le caractère collectif qui englobe une communauté de langue et de culture.

Ce ne sont jamais la cohérence et l'unité de l'horizon identitaire qui peuvent être dangereuses, mais sa fragilisation. La cohérence de l'horizon identitaire réside en ceci que, si je dis que je suis Arabe, l'élément « arabité » se présente non pas comme un élément parmi d'autres, mais

*Amin Maalouf (ci-dessous) a proposé dans son dernier ouvrage une « nouvelle approche » identitaire, selon ses propres termes. Mais l'identité est-elle un champ du socioculturel sur lequel on peut intervenir ? C'est la question qui est posée ici.*



D.R. / GRASSET

comme le facteur structurant de l'ensemble, le facteur à la lumière duquel le tout forme un système.

L'exemple d'Othello, le Maure de Venise, est à méditer ici. En effet, si Othello cède à une crise de jalousie, devient fou et tue, c'est parce que, depuis le départ, il n'a fait que s'auto-mutiler en détruisant en lui-même les dernières traces de sa culture d'origine. Ainsi le syndrome d'Othello est-il l'exemple paradigmatique de l'homme dénué de cohérence d'horizon identitaire. ♦

